

ROCK FOLK

Amy
Winhouse
1983-2011

ET AUSSI...

LENNY KRAVITZ

ALICE COOPER

ROLLING STONES

NEW YORK ROCK

BOURBON KID

MES DISQUES A MOI

ALAN MCGEE

SEPT 2011

L 19766 - 529 - F. 5,20 €



Absolutely live

Ray Manzarek & Robbie Krieger Of The Doors

3 juillet, Rosetan (Paris)
Messdames et messieurs, "from Los Angeles California...". C'est au son de "Roadhouse Blues" que débloquent Robbie Krieger et Ray Manzarek, avec à leurs côtés le fantôme de Jim Morrison, disparu non loin d'ici et en ce jour il y a 40 ans. Le claviériste live le poing, invoque William Blake et le LSD, avant de laisser couler ses doigts sur "Break On Through". Le son spectral du guitariste n'a pas bougé non plus. Composée de Ty Denis embarqué dans le projet depuis 2003 à la batterie et de Phil Chen (qui a joué avec Donovan ou Jeff Beck) à la basse, la rythmique confère de l'ampleur au répertoire poétique. "What have they done to the earth?" inscrit derrière eux, entre des images psychédélatiques où l'on distingue Ray et Robbie allumer bougies et bâtons d'encens le matin même sur la tombe au Père Lachaise. Live, un certain Dave Brock ressemble au chanteur original (mais n'a rien à voir avec celui de Hawkwind) et il a surtout l'intelligence de ne pas en faire trop. La dernière fois, avec The Doors Of The 21st Century en 2002, il s'agissait de Ian Astbury et cela n'avait que moyennement fonctionné. Manzarek rappelle qu'il s'agit de célébrer également les 40 ans de "LA Woman", et le groupe joue le dernier (et meilleur) album des Doors dans son intégralité, puis "Love Me Two Times" et "Five To One" en rappel rageur. Ray et Robbie Of The Doors terminent avec une explosive version de "Light My Fire". La lumière se reflète sur l'image christique de l'American Prayer Tour.

VINCENT HANON

The Beach Boys

8 juillet, Grand Rex (Paris)
Habitués au mariage du sublime et du navrant, les amoureux des Beach Boys se sont massés boulevard Poissonnière pour voir l'incarnation 2011 d'un groupe dont Mike Love et Bruce Johnston sont désormais les seuls membres certifiés (et les dépositaires du nom). Camarade Bruce et cousin Mike ressemblent à d'aimables retraités (chemise ample, casquettes, chaussures confort) prêts à aller taquiner le marin dans le Pacifique. Autour d'eux, un groupe balloche mais précis joue un vaste et délectable best-of. Les tubes dotés du mot surferont tous distillés au fil de la soirée, à la grande joie du public. Plus surprenant, Mike Love pioche allégrement dans les chefs-d'œuvre de Brian Wilson : "In My Room", plusieurs extraits de "Pet Sounds" (qu'il conçoit à l'époque) et même "Heroes And Villains". Tout juste grommeleront-ils : "La musique de cette-ci a été écrite par mon cousin". Les arrangements sont souvent douteux (le synthé est réglé sur le son Michel Berger) reste que la science du chœur et l'emphase spectaculaires sont encore présentes, phénoménales. Johnston tire son épingle du jeu avec la touchante "Denise" (1957). Le mélodique Mike Love tape dans la main des premiers rangs avant de convier au rappel l'inévitable "Kokomo", ode au paradis fœtal caribéen, et une déprimante version de "Summertime Blues".

BASILE FARKAS

Paul Simon

8 juillet, Palais des Congrès (Paris)
Autour d'un des trois meilleurs albums du premier semestre 2011 ("So Beautiful Or So What"), Paul Simon a eu la délicatesse de faire passer sa tournée actuelle par Paris, afin de déposer, au cœur du Palais de béton, des orchidées sonores. Archange du folk new-yorkais, pionnier de la world et finalement musicien du monde au sens noble, Simon a exhibé quelques gemmes de son répertoire, mais sans nostalgie, préférant mettre en valeur de superbes passages du petit dernier ("Dazzling Blue"). Certes, l'orchestre était également là pour mettre en valeur les afro-folkeries dont le singer-songwriter parsème son répertoire depuis vingt-cinq ans ("You Can Call Me Al") mais sur s'efface lorsque ce dernier distribue les intouchables ("Sounds Of Silence", les veines très apparentes, ou "Here Comes The Sun", parce que ne jamais oublier ce qu'on doit aux morts est une assurance de rester vit. JEROME SOLIGNY

Guitar Wolf

7 juillet, La Marquinière (Paris)
On n'avait pas vu nos Nippons préférés depuis quatre ans et les retrouvailles avec le public parisien sont explosives. D'autant qu'on retrouve ces petits rituels qui font le charme de Guitar Wolf. Seiji vide toujours une bière d'un trait avant d'entamer les choses sérieuses. Le trio sue dans son cuir avec un stoïcisme tout japonais en distillant son jet rock'n'roll maison, ce garage punk saturé-speedé qui fracasse si bien les tympans. Et le mélange de poses de rock star, de frénésie et d'humour demeure irrésistible. Ça slalme dans les premiers rangs — croix de guerre à notre photographe qui continue de shooter la main écrasée — Seiji pioche un spectateur qu'il transforme en guitariste honoraire avant de former une pyramide humaine avec une bande de fans. Non, Guitar Wolf n'a pas changé en quatre ans et, en ces temps incertains, cela fait autant de bien qu'une piqûre d'adrénaline en plein cœur et une caresse au cerveau reptilien. ISABELLE CHELLEY

The Velvet Underground Revisited

7 juillet, Cité de la Musique (Paris)
Après avoir servi trois fois de bande-son à des pubs françaises, le groupe de Lou Reed est désormais canonisé par l'Etat. Pourquoi pas ? Cet hommage aux chanteurs du stupe new-yorkais a quelque chose de bizarre. Nulle effluve de transgression, ni même une goutte de bière autorisée dans cet auditorium peuplé de CSP+. Le casting sur scène a pourtant de l'allure avec deux Supergrass/Hot Rats (Gaz au chant et à la guitare, Danny à la batterie), un Air (Nicolas Godin, claviers), un Radiohead (Colin Greenwood, basse), un producteur (Nigel Godrich, guitare, chœurs). Un deuxième batteur est même là (le session man Jory Warronker), cela semble suffisant pour jouer les parties rythmiques de Moe Tucker. Le groupe rejoue d'abord l'album à la banane verbale. Le procédé peut paraître poussif, mais la bande s'en sort bien. Grâce à Gaz Combes qui fait à la fois Lou et Sterling en casquette et marinier. Grâce à Danny Gaffey qui virevolte. Les deux ont du

Toujours le même arsenal pour l'ex-gunner : Slash à Paris le 12 juillet



Photo: Corbis / Everett

charisme pour six, voire sept quand Feist vient susurrer "Femme Fatale". Plus convaincante en sosie de Nico, Anja Pasch chanteuse du Soap & Skin se charge de "I'll Be Your Mirror" et "All Tomorrow's Parties". La jeune femme a pour elle d'être autrichienne, glaciale et à côté de la plaque. "The Black Angel's Death Song" est occultée et les six partent en trombe sur "European Son", givé de fuzz et larsen. L'affaire se décolore encore quand la troupe joue avec plaisir et approximation "Candy Says" puis "Who Loves The Sun". Au rappel, les deux Hot Rats jouent "I Can't Stand It", en version Lou Reed speedée. Tout le monde revient et "Sweet Jane" sonne la fin de cette drôle de reconstitution, à mi-chemin entre la Factory waholienne et le Puy du Fou vendéen.

BASILE FARKAS

Slash

12 juillet, Zénith (Paris)
C'est un Zénith en ébullition, bondé, qui accueille ce soir le déjà légendaire six-cordiste anglo-américain. Testostérone et cheveux longs, la fosse trépigine à l'arrivée de la ténéreuse idole. Dès "Nightrain", tout se met en place : public conquis, rythme mastoc et l'excellent chanteur Myles Kennedy aux époques envolées. En grande forme, le bodybuildé guitariste au chapeau administre avec classe, wah-wah et Les Paul, un set globalement irréprochable (si l'on excepte

quelques poussives ballades) : "Rocket Queen", la très sabbathienne "Nothing To Say", le "Speed Parade" du Slash Snakepit ou évènement "Sweet Child O Mine". De vrais monuments de hard rock, rocs et dominateurs. Enfin, la jousive "Paradise City" conclut parfaitement l'affaire, après deux heures et dix minutes d'une imparable démonstration de force. JONATHAN WITT

The Strokes

28 juillet, Zénith (Paris)
Dans quel état se trouvent les Strokes ? L'ambiance entre les membres semble plutôt glacée — c'est un peu Julian C et les autres — mais les élégants New-Yorkais assurent diablement. On est d'emblée happé par un implacable mécanisme, un son d'une puissance farouche. Albert Hammond Jr et Nick Valensi sont concentrés, tendus : moulins rythmiques pour le premier (et solo sur "Last Nite"), soli (trop ?) fidèles pour le second. Ils rendent grâce à une idole setlist, bien axée sur les deux premiers opus ("Is This It", "Raptite"), renforcée par quelques titres d'"Angles", très acclamés ("Macho Pochu"). L'heure et quart passe bien vite, se concluant sur une frénétique et exaltante "Take It Or Leave It" : les ex-sauveurs du rock livrent toujours un spectacle précis et classeux. JONATHAN WITT